Document generated on 07/19/2025 2:01 a.m.

Les Cahiers des Dix

La poterie iroquoise

Aristide Beaugrand-Champagne

Number 8, 1943

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1080214ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1080214ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)
1920-437X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaugrand-Champagne, A. (1943). La poterie iroquoise. *Les Cahiers des Dix*, (8), 267–284. https://doi.org/10.7202/1080214ar

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La poterie iroquoise

Par ARISTIDE BEAUGRAND-CHAMPAGNE

C'est en abandonnant le nomadisme pour se fixer dans un lieu propice et bien défendu par la nature, que le primitif pose le premier et le plus important de tous les gestes qui le conduiront lentement à la civilisation.

Jusqu'ici le Sauvage se déplaçait en hiver, de régions en régions, à la poursuite du gibier dont il tirait sa nourriture, et les pelleteries qui servaient aux échanges entre tribus.

L'été venu, alors que l'instinct de conservation lui défendait la chasse, et que, du reste, la fourrure perdait son lustre et sa valeur par la mue, l'Indien venait camper auprès des lacs et des rivières, en demandant à la pêche sa subsistance pendant quelques mois, et sa provision de poisson fumé pour l'hiver au cas où la chasse viendrait à manquer, ce qui arrivait assez souvent.

C'est sans doute pendant ces longs mois de repos où les Indiens revoyaient des parents, des amis, ou des peuples avec qui ils faisaient la traite des fourrures, que se forgeaient les premiers liens de sociabilité, et que naissait le désir de se fixer pour de bon et de tenter de suppléer, au moins en partie par l'agriculture, à leur nourriture et à d'autres besoins.

Pendant leurs randonnées à travers les forêts, les nomades ne s'embarrassaient que des objets indispensables à la chasse: pointes de silex et bois de flèches dans un carquois; couteau de silex pour le dépeçage; tomahawk de silex pour les rencontres inopinées.

La femme et les enfants suivaient en tirant sur une traîne les rouleaux d'écorce de bouleau ou d'orme qui servaient à faire la tente, en les déroulant sur un faisceau de perches que l'on prenait le plus souvent à même la forêt, et les ustensiles rudimentaires d'écorce de

bouleau dans lesquels on faisait cuire les aliments au moyen de pierres rougies au feu. On joignait à cela la provision de poisson fumé et séché; quelques sacs de peau contenant du maïs séché, et une ou deux petites pierres plates et rondes, à cupule, servant à écraser plutôt qu'à moudre le maïs; ajoutons enfin l'indispensable tourniquet à faire le feu, et la « tondre » obligatoire.

Ces hommes ne connaissaient ni la vannerie, ni la poterie, encore moins la métallurgie, et cette carence persista tant qu'ils demeurèrent nomades.

Un jour, probablement par hasard, comme il est arrivé ailleurs pour l'étain, quelque peuplade découvrit que l'argile, de plastique qu'elle est quand elle est humide, devient sèche et se durcit à la chaleur; et que, placée dans un brasier suffisamment intense, elle cuit en changeant de couleur, et se durcit à tel point qu'elle devient résistante au feu et ne peut plus être ramollie.

De là à traduire en argile les « casseaux » d'écorce dans lesquels les Indiens mettaient l'eau et les aliments qu'ils voulaient cuire par le moyen de pierres rougies au feu, qu'ils déposaient pêle-mêle dans le vaisseau pour amener l'eau à l'ébulition, il n'y avait qu'un pas à faire, et ils le firent assez tôt, puisque, à l'arrivée des Européens, l'usage des pots d'argile cuite était d'un emploi courant, et avait atteint un degré de finesse et d'élégance remarquable chez tous les peuples sédentaires.

Les procédés

Le premier à nous signaler cette industrie est le moine Gabriel Sagard Théodat qui nous décrit dans son *Histoire du Canada*[1] comment les femmes huronnes s'y prenaient pour façonner leurs vases.

« Elles ont l'industrie de faire de fort bons pots de terre, qu'elles cuisent dans leur foyer fort proprement et sont si forts qu'ils ne se cassent point au feu sans eau comme les nostres, mais ils ne peuvent

(1) Tome I, p. 260.

aussi souffrir longtemps l'humidité ni l'eau froide, qu'ils ne s'attendrissent et ne se cassent au moindre heurt qu'on leur donne, autrement ils durent beaucoup.

« Les Sauvagesses les font prenans de la terre propre, laquelle elles nettoyent et pétrissent très bien entre leurs mains, et y mestent ie ne scay par quelle science, un peu de graiz pillé parmy, puis la masse étant réduite comme une boulle, elles y font un trou au milieu avec le poing, qu'elles agrandissent toujours en frappant par dehors avec une petite palette de bois, tant et si longtemps qu'il est nécessaire pour les parfaires: ces pots sont de diverses grandeurs sans pieds et sans ances, et tous ronds comme une boulle, exceptez la gueule qui sort un peu en dehors. »

Ce que Sagard vient de dire des Hurons s'applique exactement aux Iroquois, et, dans une certaine mesure, aux Algonquins sédentaires, ceux vivant avec les Hurons.

Sagard ne sait « par quelle science » les Indiens mêlaient du grès pilé à l'argile; nous le savons: c'était pour prévenir le retrait excessif de l'argile employée pure, et son fendillement à la cuisson.

Ce détail technique prouve que l'art était déjà ancien en 1615, parce que l'observation attentive et une longue pratique pouvaient seules avoir suggéré aux Hurons et aux Iroquois l'avantage d'incorporer du grès — qui n'est que du sable solidifié — à l'argile, comme nous le faisons encore aujourd'hui pour la fabrication de la brique et des poteries grossières, que nous ne confondons pas ici avec la poterie dite de grès ou de grès cérame.

Nous voici donc fixés quant à la composition de la matière et au mode probablement le plus ancien de fabrication.

Quoique la description de Sagard se rapporte aussi bien aux Iroquois qu'aux Hurons, nous savons que les premiers l'emportaient de beaucoup dans la fabrication, comme galbe et comme fini, et que les plus excellents spécimens connus sont de provenance mohawk-onondaga.

Le vase ainsi rudement façonné comme il vient d'être dit, pre-

nait donc, pour les grandes pièces comme celle du hors-texte du premier *Cahier des Dix*, la forme d'une sphère creuse d'environ dix pouces de diamètre extérieur, dont on aurait fait sauter une calotte représentant un cinquième de la hauteur pour former la gueule, et à laquelle on aurait ajouté ensuite une encolure d'environ trois pouces de hauteur, dont deux pouces de col proprement dit et un pouce de bourrelet, le plus souvent festonné, et débordant sur le col en une saillie prononcée.

On comprend qu'un vase ainsi monté au poing et à la palette ne puisse être absolument parfait de forme et de galbe comme si on l'eut façonné au tour, procédé inconnu des Indiens, ni même comme il aurait pu l'être si on l'eut façonné au boudin et lissé ensuite à la main comme on en vint à le faire plus tard.

Cependant, tel quel, un vase ainsi fait est un objet d'art: il y a ici un désir évident de donner à un ustensile utilitaire une forme agréable, et à le rendre plus agréable encore en en décorant certaines parties essentielles, par des intailles affectant des formes géométriques, ou par des impressions obtenues dans la pâte par les procédés les plus divers et les plus ingénieux.

C'est un goût sûr qui présidait à la distribution de l'ornementation; dans aucun exemple voit-on l'ornementation se répandre sur toute la surface de la panse, attendu que ces vases se posant directement sur un brasier, il était inutile de décorer la portion qui venait en contact avec les tisons ardents.

Une fois façonné et décoré, le vase était mis à sécher lentement à l'ombre où il commençait à se durcir et, quand il était bien sec, on l'enfouissait dans une fosse remplie de tisons ardents, que l'on écartait pour faire place, et dont on le recouvrait ensuite, en dedans comme en dehors, jusqu'au refroidissement complet du brasier, ce qui indiquait la fin de l'opération.

La cuisson, on le comprendra bien, ne pouvait être parfaite. Des inégalités dans l'épaisseur de la paroi; dans le mélange des ingrédients; dans l'intensité du brasier, faisaient que la pièce sortait sou-

vent d'inégale dureté, d'inégale couleur — ce qui n'était pas cherché comme effet — mais qui pouvait présenter un certain intérêt à des peuples si portés à parer de couleurs vives tous les objets qu'ils possédaient.

Nous venons de décrire sommairement, en y ajoutant des détails de mise au feu que nos recherches nous ont révélés, le plus ancien mode de fabrication des poteries indiennes, iroquoises et huronnes.

Il est probable que ce procédé était depuis longtemps en usage chez ces Indiens quand Sagard les visita en 1615; il est en effet difficile d'imaginer un moyen plus simple de faire un vase de terre-cuite.

Cependant, il ne faut pas être trop affirmatif, et nous croyons pour notre part, que les Indiens utilisaient aussi un autre procédé, également simple, et qui consistait à enduire d'argile très plastique l'intérieur d'un panier sphérique, comme ils savaient en faire, et de mettre le tout au feu; le réseau de vannerie brûlait en laissant son empreinte. C'est en examinant attentivement à la loupe le détail de la panse de plusieurs vases que nous en sommes venu à cette conclusion; il nous a semblé impossible d'expliquer autrement la régularité de texture de ces pièces. Par ailleurs, l'encolure de ces vases est faite de la manière décrite ci-haut.

L'expérience aidant, peut-être aussi l'exemple de la manière de faire des Algonquins, rapportée par quelque captif iroquois libéré, expliquent la présence de fragments de vases sur lesquels on sent très bien une certaine ondulation, particulièrement à l'intérieur. Cela vient de l'emploi du procédé de fabrication par « boudinage », c'est-à-dire par l'enroulement en spirale d'un boudin d'argile plastique qui se soudait ainsi à lui-même, et qu'on lissait du bout des doigts tenus humides.

Pour la cuisson, le procédé était le même que pour les autres modes de fabrication.

On trouvera dans *An Album of Prehistoric Canadian Art* de

Harlan I. Smith[2], un vase sioux, et une pipe iroquoise[2], où le procédé de fabrication par boudinage paraît avoir servi de thème décoratif.

Quel que fût le procédé mis en oeuvre, la manière était toujours la même: de l'argile bien corroyée mêlée à du sable fin, et à du granit ou du grès broyé.

Le sable entrait dans le mélange pour prévenir le retrait excessif de l'argile, et le grès ou le granit pour donner plus de corps et de dureté à la pâte.

La pâte des vases iroquois est supérieure en finesse à celle des vases algonquins, à tel point, que l'on peut dire à la simple inspection de la cassure si un vase est iroquois ou algonquin, même quand on les trouve simultanément dans un endroit que les deux nations ont occupé, ce qui arrive souvent dans notre province.

Les genres

Les Iroquois utilisaient un très grand nombre de vases s'il faut en juger par les fragments que l'on a trouvés sur les emplacements qu'ils ont habités. Dans celui de Lanoraie (Agakonda), les débris de poterie jonchent littéralement le sol sur une étendue de plusieurs milles carrés, et nous en avons levé plus de deux mille fragments de tous genres, sans avoir creusé un seul trou dans le sol.

Il n'y a pas de doute que l'on ferait une riche moisson si l'on entreprenait de fouiller méthodiquement ce lieu comme on le fait en Europe et aux Etats-Unis sur la moindre indication. Jusqu'ici on n'a méthodiquement fouillé que les emplacements découverts dans l'Ontario; pour le Québec, on s'est contenté de ramasser ce qui traînait en surface, et toutes ces trouvailles sont allées enrichir le Musée Victoria d'Ottawa ou le Musée Provincial de Toronto, ce qui fait qu'en pré-

(2) Ottawa, 1923, p. 109.
(3) Le même, p. 161.

histoire nous n'avons rien à montrer en dehors de quelques fragments insignifiants qui sont au Château de Ramezay.

Les vases sont au moins de quatre sortes, dont trois sphériques et une en forme d'ovale, cette dernière assez peu fréquente.

Dessin de l'auteur d'après une gravuve du livre de Harlan I. Smith « An Album of Prehistoric Canadian Art. »

Les trois genres sphériques possèdent tous l'encolure rebondie sur le col, qui est la caractéristique des vases iroquois.

Ce rebord est ou bien lisse et uni comme dans l'exemple ci-haut; ou bien lisse et festonné, ou bien carré, ce qui est la forme typique iroquoise.

On s'est perdu en conjectures sur la raison d'être de cette saillie du rebord sur le col, assez insolite il faut le dire.

Après avoir bien examiné ces vases, nous avons remarqué que l'intérieur de ce rebord porte presque toujours la trace d'usure produite par les doigts, et nous en sommes venu à la conclusion que cette saillie servait d'anse et permettait ainsi de poser commodément le vase sur le feu et de le caler dans le brasier.

Pour le retirer il en allait autrement. On prenait deux bâtons assez longs pour pouvoir les courber légèrement et, après les avoir placés sous le rebord saillant de l'encolure, on prenait les deux bouts de bâtons d'une main et les deux autres bouts de l'autre, et l'on pouvait ainsi soulever assez facilement le vase et le déposer sur le sol où on le calait par des pierres.

C'est du reste par ce procédé des baguettes, que l'on portait et déposait dans le vase les pierres rougies au feu, par lesquelles on amenait l'eau à bouillir en les remplaçant au fur et à mesure du besoin.

Le grand vase d'Agakonda paru en hors-texte dans le premier *Cahier des Dix* portait encore, quand nous l'avons trouvé, la pierre qui avait servi à « faire chaudière » comme disaient les Iroquois quand ils parlaient de préparer un repas: elle était grosse comme les deux poings, et de grès, pierre qui résiste mieux que toute autre au feu.

Il devait arriver fréquemment que l'on échappât la pierre que l'on voulait déposer dans le vase, et ce dernier se brisait sous le choc.

Les vases à encolure carrée offraient un peu plus de facilité à la manoeuvre des pierres et c'est pour cela qu'on les préférait; il faut dire aussi que les vases de ce type offraient l'avantage d'avoir comme une sorte de bec aux quatre coins, ce qui permettait de les vider plus facilement que les autres sans risquer de répandre le contenu.

Nous ne savons pas à quel usage particulier pouvait servir le vase ovale montré dans l'ouvrage de Smith, *An Album of Prehistoric Canadian Art*, p. 121; il nous paraît impropre à la cuisine iroquoise — il a du reste été trouvé dans un ossuaire à Burlington, Ont., — et peut-être est-il l'unique représentant, jusqu'ici, d'un vase rituel utilisé dans

les cérémonies qui marquaient l'ensevelissement des morts. Ce vase est au Musée Victoria, à Ottawa.

A part les grands vases qui servaient à la cuisine, les Iroquois en fabriquaient de plus petits dans lesquels ils conservaient leurs objets précieux, et de plus grands qui servaient à emmagasiner les aliments, comme par exemple le maïs égrené. En plus de ces sortes de vases, ils en fabriquaient d'autres, minuscules, qui servaient de jouets aux enfants.

Enfin, des vases de dimensions variées, sans doute selon le degré de richesse des parents, étaient placés dans les fosses pour y déposer des aliments qui devaient servir de viatique au défunt dans son voyage au pays de l'Eskennané.

Dans les fragments de vases que nous avons trouvés à Agakonda, il en est un qui nous a beaucoup intrigué en ce qu'il semble avoir appartenu à un vase à engobe, si l'on peut dire.

L'extérieur est brun roux et l'intérieur noir. Nous avons d'abord cru qu'il s'agissait d'un vase dont le contenu avait taché la paroi intérieure, et l'avait pénétrée profondément. Cependant, à la suite de la découverte d'une cavité dont le fond contenait une sorte de terre noire plastique disposée comme en lentille dans le sable, nous nous sommes souvenu de notre fragment et, après examen, nous en sommes venu à la conclusion que l'intérieur du vase auquel il appartenait avait été fabriqué avec une matière semblable, et qu'on l'avait ensuite recouverte d'argile ordinaire comme on le faisait pour les autres vases. Comme ce fragment appartenait à un vase de petite dimension, et, par conséquent, ne servait pas à la préparation des aliments, nous croyons que ce devait être un vase à maquillage comme on sait que les Iroquois en utilisaient pour préparer l'espèce de fard dont ils se couvraient le visage et une partie du corps en certaines circonstances, particulièrement quand ils allaient en guerre.

Nous n'affirmons rien cependant, faute d'avoir trouvé d'autres fragments ainsi colorés, par exemple en rouge, couleur que les Indiens affectionnaient beaucoup et dont ils se paraient fréquemment.

Cette intéressante question de technique se résoudra sans doute un jour quand nous aurons le loisir de nous livrer à un examen plus complet des nombreux fragments que nous avons prélevés à Agakonda.

Si vraiment les Iroquois fabriquaient des vases à engobe comme nous sommes tenté de le croire, cela marquerait un progrès considérable dans la technique de la poterie indienne, et nous la ferait entrevoir sous un aspect que nous ne lui connaissons pas encore.

La décoration

Tout système de décoration qui ne s'appuie pas sur la connaissance du dessin ne peut exprimer aucune idée abstraite, ni même aucune idée du tout, et c'est le cas de la décoration des vases iroquois.

Si dépourvues qu'elles fussent au sujet du dessin, les Iroquoises n'en étaient pas moins ingénieuses et industrieuses et, comme toutes les femmes, portées naturellement à vouloir rehausser par une décoration, les objets dont elles se servaient journellement.

D'autre part l'argile humide prend facilement, et garde, l'empreinte des objets que l'on presse contre elle; les femmes iroquoises l'avaient bien remarqué en fabriquant leurs vases, et rien n'était plus simple que de tirer parti de cette propriété pour orner de motifs divers les parties de vases qu'elles désiraient décorer.

Les objets les plus usuels, les plus à portée de la main, que disons-nous, la main elle-même, devaient servir à produire dans l'argile plastique les empreintes qui, dans la décoration des vases iroquois, tiennent lieu de couleur ou de choses figurées, comme les fleurs et les animaux.

Parmi les objets usuels propres à produire des empreintes, citons le peigne en os que les Iroquoises portaient dans les cheveux; l'aleine en os dont elles se servaient pour coudre les vêtements; les épis de maïs séché qu'elles roulaient et qui laissaient dans l'argile la marque de leurs grains réguliers; les torsades de baguettes ou de

branches, à quoi elles ajoutaient les coquillages divers qu'elles ramassaient dans les marais et sur le rivage du fleuve et des petites rivières.

Le bout des doigts pinçait les arêtes pour y former une série de petits renflements et de dépressions produisant un heureux effet de lumières et d'ombres; les ongles creusaient une série de petits enfoncements en bordure du rebord inférieur du col.

Sur une encolure que nous avons trouvée près de Berthier, toujours sur le plateau de sable qui longe le fleuve à environ trois quarts de mille de la route nationale, l'ornementation est faite de saillies et d'enfoncements en demi-lunes produites par la pression de deux doigts de la main gauche et de l'index de la main droite, comme le faisaient nos mères quand elles dentelaient si gracieusement le rebord des tartes.

Cette encolure est iroquoise, par conséquent bien antérieure dans ce site à la venue des colons français, on peut donc être surpris de retrouver si loin, et à tant de siècles de distance, la réplique de cette ornementation dont les femmes de Pompéi agrémentaient leurs tartes, comme en fait preuve un fragment carbonisé que nous avons vu au Musée de Naples.

Pour le reste de l'ornementation, celle du col proprement dit et de son épaulement sur la panse, on ne trouve guère qu'une série de compartiments triangulaires remplis de traits gravés dans la pâte et disposés comme à bâtons rompus allant alternativement du plus grand au plus petit, et dans le triangle voisin, du plus petit au plus grand, limités au haut et en bas par des bandes horizontales de plusieurs traits aussi gravés à même la pâte.

Quelquefois on trouve des fragments portant des empreintes circulaires avec réserve d'un plateau au centre, et produites en appliquant dans la pâte le bout d'une baguette de sureau ou d'un objet creux semblable.

Parfois ces empreintes sont disposées en triangle, deux et une, et font croire à la représentation schématisée de la figure humaine.

On ne connaît qu'un seul exemple de décoration en relief, si-

mulant une arête grossièrement faite, et décorée des éternels traits que portent tous les vases iroquois.

Quelques vases dont l'âge nous paraît incertain, ont des rudiments d'anses et pourraient bien être postérieurs à la venue des Européens.

Quelques vases ont une espèce de bec pour faciliter l'écoulement.

Tous les vases iroquois sont apodes. Un seul exemple connu, et illustré par Harlan I. Smith à la page 145 de l'ouvrage déjà cité, paraît être un essai de représentation de la figure humaine; cette innovation est d'autant plus surprenante que dans le temps où on l'a tentée, il y avait déjà bien longtemps que la figure humaine était représentée sur les pipes en argile, et que, si on ne l'avait pas fait jusque-là sur les vases, ce n'était pas du tout par maladresse, mais probablement par une certaine répugnance de la part des femmes à se représenter elles-mêmes sur les vases qu'elles fabriquaient pour leur propre usage.

Peut-être aussi la représentation de la figure humaine était-elle « taboue » sur les vases, sans que nous puissions nous rendre compte de la raison qui motivait l'abstention.

Les calumets

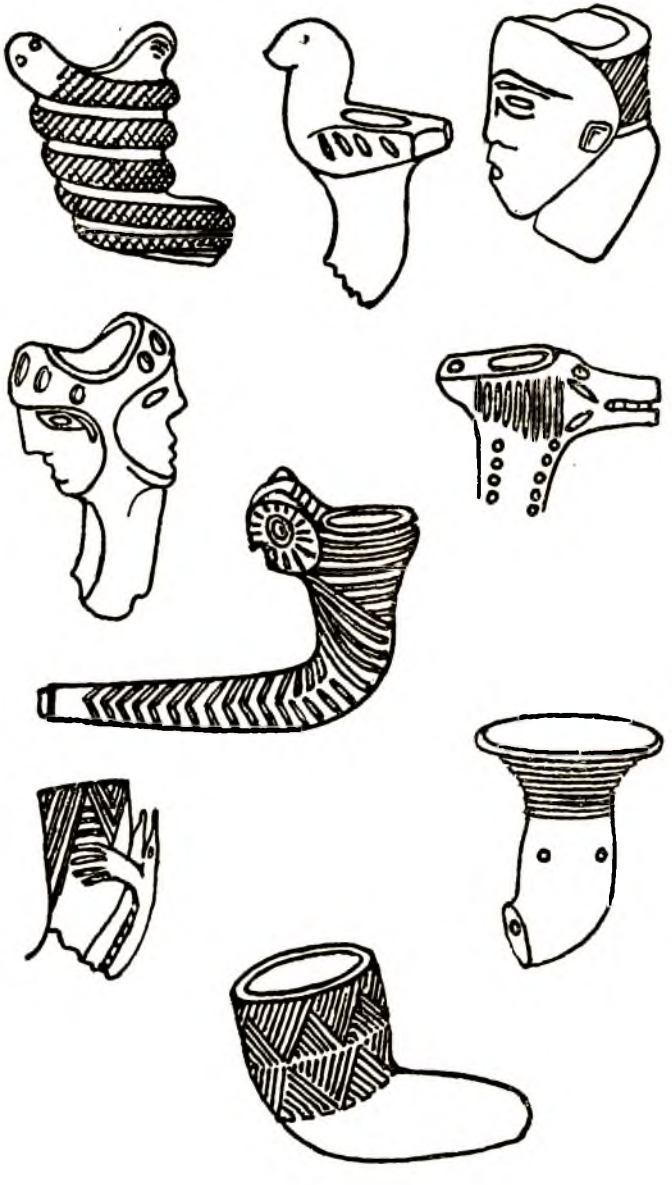
Les pipes iroquoises étaient, comme les vases, fabriquées d'argile et cuites « sous la cendre ».

La matière était beaucoup plus fine que pour les vases et ne comportait pas de grès concassé, mais seulement du sable très fin pour prévenir le retrait.

Elles paraissent avoir été faites sur un noyau de matière combustible pour le fourneau, et autour d'une tige très fine, également combustible, pour le tuyau.

Contrairement aux vases qui se ramènent à un très petit nombre de types, les pipes sont de dessins extrêmement variés, dans le fourneau comme dans le tuyau.

Cependant, on peut les ramener toutes à quatre genres, celles



Dessins de l'auteur d'après des gravures du livre de Harlan I. Smith "An Album of Prehistoric Canadian Art".

dont le fourneau est droit; celles dont le fourneau est légèrement incurvé; celles dont le fourneau est évasé; celles enfin dont le fourneau est orné de figurines humaines ou animales, de formes fantastiques et affectant des positions grotesques.

Le tuyau est généralement cylindrique; parfois triangulaire, quelquefois carré.

Sur les pipes à fourneau droit, la décoration est faite d'impressions semblables à celles des vases et s'étend généralement à toute la surface de la pipe; elle est parfois limitée au fourneau.

Sur les pipes à fourneau incurvé, le fourneau offre d'abord un renflement, puis une diminution marquée; la décoration accentue alors la forme.

Les pipes à fourneau évasé en forme de liseron, sont typiquement iroquoises et portent comme les fourneaux droits une ornementation qui rappelle celle des vases.

Les pipes à figurines sont les plus curieuses et affectent tous les genres. Tous les animaux de la forêt y passent dans des attitudes particulières à chacun d'eux; ainsi, un ours embrasse le fourneau de ses pattes; la belette se dresse sur son derrière et paraît chercher d'où vient le bruit; la loutre est posée sur le tuyau qu'elle couvre paresseusement; le corbeau s'épivarde; le loup a la gueule ouverte; le chien les oreilles droites; le serpent s'enroule sur lui-même pour constituer le fourneau; le lézard est coincé dans le coude du fourneau et du tuyau.

On n'en finirait pas, tant il y a de bêtes à décrire, qui toutes sont représentées dans les attitudes qui leur sont particulières.

Quant à la figure humaine, c'est généralement celle de la femme qui fait les frais de la décoration; toutefois on trouve assez souvent des têtes d'hommes.

L'habitude était de façonner le fourneau à même la tête, dont la face était orientée vers le fumeur. On a trouvé des pipes où l'homme est représenté en entier, et comme accroupi, la tête dans les mains, dans la posture d'une personne absorbée dans la méditation.

La femme n'est jamais représentée en entier, la tête seule est utilisée.

Certaines figurines ont la gorge et les tempes enveloppées d'un bandeau, ce qui a fait croire, non sans quelque raison, que ces pipes sont de fabrication postérieure à la venue des Européens.

Il est certain que les Iroquois fabriquaient les pipes à figurines bien avant la découverte; qu'ils ont continué d'en faire après, et il n'est pas impossible que l'on en trouve, dans les amas de déchets de cuisine, qui soient des caricatures des Européens qu'ils rencontraient dans les voyages de traite, et dans les villes où ils venaient en ambassade, pour ne rien dire des prisonniers qu'ils faisaient dans leurs partis de guerre.

Certaines pipes portent un petit masque appliqué contre le fourneau et simplement collé dans l'argile humide; nous avons trouvé un de ces petits masques qui avait dû se détacher du fourneau, puisque la pipe elle-même était absente.

D'une manière générale, ces figurines nous font penser aux têtes grotesques de l'ornementation gothique, et, comme elles, paraissent être des caricatures, genre auquel les Indiens excellaient, et qu'ils ne se faisaient pas faute de pratiquer au dépens de tous ceux qui les approchaient, en mimant leurs moindres gestes.

On peut se demander pourquoi les figurines ornent si souvent les pipes, et qu'on ne les trouve jamais sur les vases; il nous a été impossible de trouver une réponse à cette question, et nous avons pensé que nous étions ainsi autorisé à formuler celle qui nous est venue à l'esprit.

Les vases étaient faits par les femmes, cela est certain; nous croyons que les pipes étaient faites par les hommes, et que le mouvement de pudeur qui empêchait les femmes de se représenter elles-mêmes sur les vases ne retenait pas les hommes de les représenter sur les pipes. C'est une opinion, rien de plus, basée sur les moeurs des Indiens, et qui se rattache à certaines répugnances, quelques-unes naturelles, d'autres acquises par l'habitude, comme celle de montrer

leur figure pour les Mahométanes, ou de laisser voir leur menton et leur cou pour les Coréennes.

La mentalité des primitifs n'est pas facile à analyser; les psychologues et les moralistes éprouvent parfois eux-mêmes beaucoup de difficultés à saisir les liens mystérieux qui ordonnent les actions des hommes demeurés à l'état sauvage; les archéologues ont du reste assez à faire dans le domaine des choses concrètes, pour ne pas se risquer dans la spéculation purement métaphysique.

Pour revenir aux pipes iroquoises, nous dirons qu'après l'arrivée des Européens, elles cessent, ou à peu près, d'être de la couleur de l'argile ordinaire, pour prendre une teinte noirâtre et se faire un peu plus petites.

Elles en vinrent aussi à ressembler à ces pipes de pierre du type dit « Monitor » que lui ont donné les Américains, parce qu'elles rappellent en effet la forme de ces bâtiments de guerre.

Les calumets étaient des pipes très spéciales, et qui ne servaient que dans des circonstances particulières: telles les réunions du conseil de la nation; la réception ou la dépêche des ambassades; pour sceller les alliances et les traités de paix; et tous ceux qui avaient fumé à la ronde par ordre de dignité ou d'importance, attestaient par cet acte solennel la sincérité de leur intention, la vérité de leur déclaration ou l'authenticité de leur mission.

Elles étaient quelquefois faites en poterie, mais le plus souvent en pierre: elles étaient plus grosses et plus profondes que les pipes ordinaires et leur tuyau, long de deux pieds et demi, était fait de roseau.

Ces pipes avaient un caractère sacré et étaient au fond des autels dans lesquels on brûlait du tabac en l'honneur des divinités, ou des personnes que l'on voulait honorer.

Le tabac que l'on utilisait en ces circonstances était de feuilles choisies, que l'on tempérait de molène ou « bouillon-blanc », et que nous appellons irrévérencieusement « tabac du diable », afin de le rendre plus acceptable à toutes les personnes présentes accréditées.

Il y avait des calumets pour toutes les circonstances de la vie: commerce et traite des fourrures; réunions sociales et politiques; les plus importants étaient ceux que l'on fumait pour déclarer la guerre et que l'on peignait de rouge, ou pour faire la paix et que l'on peignait de blanc.

On les ornait en plus de plumes et d'ailes d'oiseaux, ce qui fait dire à Hennepin que cela leur donne « passablement l'aspect du sceptre de Minerve, ou de cette baguette que portaient autrefois les ambassadeurs quand ils allaient délibérer de la paix. »

* *
*

Nous ne prétendons pas avoir épuisé la question de la poterie iroquoise; nous n'avons voulu que présenter le sujet en dépouillant notre petit essai de la sécheresse des descriptions techniques. Il aurait fallu accompagner notre article de nombreuses reproductions photographiques trop coûteuses, hélas! pour notre budget.

Au reste notre étude est loin d'être terminée, ni même nos recherches sur le terrain. Si nous arrivons jamais à résoudre le problème d'Agakonda, il se pourra bien que nous ayons beaucoup plus et mieux à dire que nous n'avons fait jusqu'ici.

Nous n'avons pour travailler que les seuls documents que nous avons trouvés, et les quelques publications qui se rapportent au sujet, particulièrement les nombreuses communications de feu W. J. Wintemberg, archéologue au service du gouvernement fédéral, et l'homme qui a le plus fait pour tirer de l'oubli les manifestations de la vie quotidienne des Iroquois, des Hurons et des Algonquins.

Malheureusement, comme nous l'avons dit plus haut, tout est centralisé à Ottawa pour ce qui est du résultat des fouilles entreprises sous les auspices du gouvernement, et à Toronto pour celles ordonnées par le gouvernement provincial d'Ontario.

Si l'on ajoute à cela que l'un et l'autre Musées regorgent de

dons faits par des particuliers, alors que chez nous le moindre fragment de poterie ou d'outil de pierre devient précieux, et vaut tout de suite son pesant d'or dans la main de celui qui l'a trouvé sur sa terre, on aura une idée de la difficulté de mener à bien une étude de ce genre.

On nous objectera peut-être, on l'a déjà fait, que ces études n'intéressent que nous, et qu'il importe assez peu qu'on les poursuive ou non; à cela nous répondrons que l'archéologie ne peut intéresser tout le monde. Comme ces recherches portent sur toutes les manifestations de l'activité humaine, il ne nous déplaît pas de montrer, chemin faisant, à nos compatriotes, que les « Sauvages » qui nous ont précédés en ce pays savaient se suffire à eux-mêmes en bien des choses, et qu'en particulier ils ne faisaient pas venir leurs cruches et leurs pots « à bouquets » de Medecine Hat; leurs pipes de « plâtre », d'Ecosse et leur vaisselle, d'Angleterre, pour ne parler que de la poterie.

Aristide Beaugrand Champagne

Le Calumet:

Dessin de l'auteur d'après une gouache du livre de René Thevenin & Paul Coze "Moeurs et Histoire des Peaux-Rouge".